Notes égyptiennes

Bernard Boyaval

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1804>

DOI : 10.4000/kentron.1804

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2005

Pagination : 161-178

ISBN : 2-84133-279-9

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Bernard Boyaval, « Notes égyptiennes », *Kentron* [En ligne], 21 | 2005, mis en ligne le 03 avril 2018, consulté le 18 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1804> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1804>

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

NOTES ÉGYPTIENNES

Mourir le jour de son mariage : note sur une épitaphe de Tell El-Yahoudijeh

L'épitaphe en vers n° 31 des *Jewish Inscriptions of Graeco-Roman Egypt* de W. Horbury et D. Noy, 1992, p. 60-63, qui avait été précédemment publiée par E. Bernand, *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine*, 1969, n° 84, p. 332-340, commémore une jeune femme israélite de la petite communauté de Tell El-Yahoudijeh, dans le delta du Nil (30 kilomètres au nord-est du Caire). Comme une particularité tragique de son destin, le poème mutilé de huit vers et demi qui la concerne souligne qu'elle est morte soudainement (*aiphnidiôs*, v. 8), le jour même de son mariage. Cette coïncidence occupe l'essentiel du texte, du v. 3 (« Alors que j'étais revêtue de ma robe de noces ») aux v. 7-8 (« Comme une rose que fait fleurir dans un jardin la fraîcheur des eaux, soudain je fus ravie par Hadès qui s'en alla »¹). Le v. 9, à partir duquel commence la lacune finale, aggrave l'atrocité de la situation en nous indiquant l'âge de la défunte : « vingt ans, étrangers, [...] ».

Cette stèle appartient à une série de documents, également funéraires, où le décès est associé à un autre événement personnel, de manière à rendre la mort plus injuste et plus cruelle encore. Dans *Kentron*, 17 / 2, 2001, p. 113-114, j'ai évoqué le cas de la jeune Hèraklous, décédée enceinte, mais peut-être pas des conséquences de sa grossesse, si celle-ci n'avait été évoquée que pour souligner l'affreux contraste entre mourir et donner la vie. Cette rhétorique de la coïncidence a eu du succès : A. Wilhelm a dressé une liste de poèmes de l'*Anthologie Palatine* qui développent le thème du mariage et de la mort simultanés (*Mél. Maspero*, II, 1937, p. 272, liste reprise par Bernand, *o. l.*, p. 339, note 7, et Horbury-Noy, *o. l.*, p. 62).

À propos de notre stèle, Horbury et Noy écrivent : « *The theme of the bride's death at the time of marriage is treated in a number of epitaphs [...]. In Egyptian Jewish literature it recurs*² *at III Macc. IV 6-8, on the arrest and imminent death of newly-wed couples, on the brides [...]* ». Je ne vois qu'un sens possible à cette remarque :

1. Trad. Bernand.

2. C'est moi qui souligne.

faire du passage précité du livre 3 des *Maccabées* une autre source possible du thème évoqué plus haut.

La raison du rapprochement opéré par Horbury et Noy, c'est l'épisode de la séparation forcée des jeunes mariées juives d'Égypte d'avec leurs époux, tous voués à mourir par Philopator, après la bataille de Raphia.

Trois raisons me semblent s'y opposer. L'épithaphe en question évoque une coïncidence d'origine divine (c'est Hadès qui a provoqué la mort de la jeune femme), et le décès est individuel. Il n'en va pas de même dans les *Maccabées* : la mort des Juifs d'Égypte a une origine politique, liée à la volonté répressive de Philopator, et elle a été programmée collectivement ; l'exécution des jeunes mariées, après séparation des jeunes femmes d'avec leurs époux, n'est ajoutée que comme une preuve supplémentaire de la cruauté royale. Enfin rien n'est dit de son mari, qui a, apparemment, survécu. Dans le texte des *Maccabées*, les jeunes mariés sont condamnés à mourir comme leurs épouses.

C'est pourquoi il semble préférable d'imaginer que la stèle de Tell el-Yahoudijeh ait emprunté à la seule tradition hellénique sur le thème de la simultanéité mariage-mort. Deux indices nous y invitent : les parallèles viennent de l'*Anthologie Palatine*, et le v. 8 fait manifestement référence au rapt de Proserpine ; comme dans le mythe grec, Hadès surgit soudainement, enlève la jeune femme et disparaît aussitôt³.

***Philadelphos* en milieu juif**

Une note de *Lychnos*, 83, 2000, p. 69-70, évoque les divers sens possibles d'un adjectif typique de la phraséologie funéraire de Tell el-Yahoudijeh. C'est *minkros*, qui pourrait avoir fait allusion à la petitesse de la taille, à la jeunesse des défunts, voire au peu de choses qu'est la vie humaine, sans qu'il soit toujours possible de discerner la bonne signification, dans chaque cas. L'usage, en milieu juif d'Égypte, de l'adjectif *philadelphos* fait également problème, même si sa composition est claire et ne peut évoquer que les bonnes relations « avec les frères ou les sœurs ».

E. Bernand, *Inscriptions métriques*, 1969, p. 281, a affirmé que c'était une épithète « fréquente » dans les épitaphes juives de Tell el-Yahoudijeh. C'est une erreur, qui a été relevée par W. Horbury et D. Noy, *Jewish Inscriptions*, 1992, p. 192. Ces derniers confirment mon évaluation de *ZPE*, 23, 1976, p. 226, où il apparaît que Tell el-Yahoudijeh ne fournit qu'un seul témoin de cet adjectif, actuellement inséré dans Horbury-Noy (*o. l.*, n° 86, p. 160). Deux autres exemples sont attestés dans une autre petite colonie juive, de Basse-Égypte également, à Demerdash près d'Héliopolis (Horbury-Noy, *o. l.*, n° 113, p. 191, et 114, p. 193).

3. La ressemblance a été remarquée aussi par Horbury et Noy, *o. l.*, p. 63 : « *The mention of Hades, with a fairly clear allusion to the rape of Proserpina [...]* ».

L'épithaphe 86 concerne une jeune femme de 16 ans, décédée en une année régnale 34 (82 avant ou 5 après J.-C.). Son sexe et son âge lui interdisaient de jouer un rôle important dans la vie sociale et politique de la communauté de Tell el-Yahoudijeh. On peut donc imaginer raisonnablement que *philadelphos*, dans son cas, ait couvert la seule sphère familiale, les *adelphoi* ayant été, ici, sa parenté consanguine. Pour une raison plus nette encore, l'épithaphe 113 suggère la même interprétation. Commémorant, en 34-33 avant J.-C., une femme de 45 ans, elle la définit successivement comme *philadelphos*, *philoteknos*, *pasiphilos chrestè* (sur ces « chaînes » de qualificatifs, typiques de la phraséologie juive, v. *Lychnos*, 65, 1995, p. 38-39). La répartition des éloges paraît avoir été soigneusement ordonnée, les deux premières épithètes vouées à célébrer son rapport à la famille (collatéraux et descendants), les deux dernières élargissant la relation à toute la communauté (*pasiphilos*). Deux de ces épithètes juives donneraient donc à *philadelphos* le sens qui lui est habituellement accordé ailleurs.

Mais on sait aussi qu'*adelphos* / *adelphè* s'employaient couramment pour caractériser des individus sans relation familiale entre eux, comme le prouvent d'innombrables exemples, notamment dans les lettres familières sur papyrus. En publiant le n° 114 de leur recueil après bien d'autres éditeurs, Horbury et Noy ont soulevé le problème de l'extension à y donner à l'épithète. Sans signaler leur désaccord avec la traduction de Bernand (« frère affectueux », *o. l.*, n° 69, p. 278), ils ont écrit, *o. l.*, p. 195 : « *Here possibly not with special reference to a brother, but "lover of the brethren" i. e. the israelite community* ». En effet, les v. 7-8 définissent le défunt comme ayant été « *philadelphos* et utile (*chrestos*) à tous les citoyens ».

En faveur de l'hypothèse Horbury-Noy, il faut, je crois, ajouter un indice. À ma connaissance, il n'y a pas d'autre épithaphe où *philadelphos* soit complété d'une séquence aussi précise que la précédente. Il n'est donc pas exclu que cette séquence ait été ajoutée comme un appendice explicatif à *philadelphos*. L'addition était nécessaire, si l'épithète devait être entendue dans un sens élargi à toute la communauté juive locale. C'est que cet élargissement du sens de l'adjectif est exceptionnel. En dehors de l'épigraphie funéraire, on n'en trouve, semble-il, qu'un seul exemple dans la littérature juive d'expression hellénique : dans *II Macc.* 15, 14, Jérémie est défini comme *philadelphos*, car « il prie beaucoup pour le peuple et la ville sainte ». On peut donc aisément imaginer que la rareté extrême de cet emploi ait suscité le désir des commémorateurs de cerner au plus près la portée de leur éloge du défunt. Bien que l'intention ait produit une fin de vers particulièrement plate, sa finesse vaut d'être soulignée.

Les campagnes militaires de Diazelmis

Voici les v. 1-6 de l'épithaphe de Diazelmis dans la traduction d'E. Bernand, *Inscriptions métriques*, 1969, 76, n° 10 :

Moi, jadis, dans le combat des armes, j'étais chef de guerriers ; j'ai mis en fuite des tribus d'une main meurtrière, [...] lorsque, dans les vallées d'Asie, repoussant les brigands, je pillais les dépouilles des indigènes domptés par la lance.

Diazelmis a commencé sa carrière d'officier en Asie, avant de se mettre au service des rois d'Égypte, comme l'explique la seconde moitié de son épitaphe (vv. 7-15).

Bernand, *o. l.*, 79-80, a souligné que son nom était thrace et attesté en Bithynie par des témoignages épigraphiques. Comme J. Zingerle et L. Robert avant lui (*o. l.*, 75, 80, note 4), il a donc supposé que la cité d'Apamée, son lieu de naissance déclaré (v. 13), était l'Apamée de Bithynie située sur la Propontide, bien qu'on connaisse fort peu de Bithyniens partis servir dans des armées lointaines (*o. l.*, 79, note 8). De ce faisceau de probabilités, L. Robert a conclu que les brigands des vallées d'Asie pourraient avoir été ceux qui sévissaient en permanence dans le massif de l'Olympe près de Brousse (*o. l.*, 78, note 4).

Faut-il nécessairement limiter le rayon d'action de Diazelmis à la Bithynie ?

L'imprécision des allusions et de la date (« basse époque hellénistique » Bernand, *o. l.*, 76) me paraît autoriser une interprétation plus large. De tout temps, certaines régions de l'Asie Mineure se prêtaient mieux que d'autres à la pratique du brigandage. Sous l'Empire romain, c'est particulièrement net (C. Wolff, *Les Brigands en Orient sous le Haut-Empire romain*, 2003), et les Romains ont probablement repris la tradition hellénistique dans leur politique de répression du brigandage terrestre et de la piraterie maritime. Dans cette Asie Mineure aux peuples divers, quatre régions méridionales avaient mauvaise réputation en ce domaine : la Pisidie, l'Isaurie, la Pamphylie et la Cilicie Trachée⁴. La chaîne du Taurus et les autres massifs, couverts de forêts, fournissaient des abris aux brigands, tandis que les côtes, escarpées et rocheuses, facilitaient le repli des pirates. Dès le I^{er} siècle avant notre ère, les Romains durent combattre les uns et les autres, P. Servilius Vatia les Isauriens en 78-75, Pompée les Ciliciens en 67. On ne peut donc pas exclure que Diazelmis soit allé jusque dans ce sud montagneux et rebelle. Dès lors, il n'est pas certain que son épitaphe soit un témoignage du banditisme bithynien. De plus, l'allusion aux vallées d'Asie est équivoque, même si elle exclut le combat maritime ; le pluriel de majesté peut avoir été une figure de style pour glorifier une expédition unique, mais il pourrait avoir fait allusion à des expéditions répétées. Dans le second cas, l'insistance sur l'opiniâtreté à combattre des dissidences sans cesse renaissantes valoriserait aussi le courage de Diazelmis, car les agissements des bandits d'Asie étaient probablement connus bien au-delà de l'Asie Mineure, notamment dans la très proche Égypte. L'effet de propagande sur les lecteurs de la stèle ne devait pas manquer de force.

4. Sur le banditisme dans ces régions, cf. C. Wolff, *o. l.*, 95-132.

Les âges de la vie sur les épitaphes métriques

Les *Inscriptions métriques* d'E. Bernand (Paris, 1969) contiennent 102 épitaphes totalement ou en partie versifiées. C'est un nombre infime de documents, comparé à celui des épitaphes en prose et des étiquettes de momies réunies. Mais les réserves qu'impose cette indigence n'empêchent pas de faire quelques remarques, auxquelles on n'accordera qu'une valeur de suggestions ou d'indications de tendances.

Si on soustrait les épitaphes que je n'ai pas pu utiliser pour mon propos présent, ou qui sont sans rapport avec lui, telle la stèle funéraire du cobra n° 102, il reste 83 textes.

On doit d'abord noter que 38 nous indiquent des âges précis au décès. Le n° 57 nous fournissant deux âges, ceux d'une mère et de son jeune fils, nous disposons de 39 données, soit 47 % du matériel que j'ai pu utiliser. Le souci de la précision biométrique paraît donc avoir été plus largement partagé par les versificateurs funéraires que par leurs collègues prosateurs. À titre d'exemple, je citerai seulement les étiquettes porteuses d'âges au décès qui, en 1976 (*ZPE*, 18, 63, table 1), ne représentaient qu'un quart environ de la documentation disponible à l'époque. Cette apparente diversité de comportement dans le chiffrage de la vie n'est signalée nulle part, me semble-t-il.

Les époques de la vie sont représentées comme suit : 10 enfants, si on ajoute le jeune Hiérax du n° 57, cité plus haut, aux n°s 92-100 du volume, 48 hommes, dont 21 jeunes et 27 adultes, 43 femmes, dont 9 jeunes filles et 34 adultes.

Sur 10 enfants, seuls 6 ont bénéficié d'une évaluation biométrique, prioritairement réservée aux garçons (5 sur 6). 4 des 6 défunts ont été uniformément déclarés morts à 5 ans. Du coup, Hiérax (n° 57, 1 an et 5 mois) et Épimaque (n° 97, 12 ans) font figures d'exceptions. Ces tendances demandent à être confirmées par de nouveaux documents, car on ne décèle rien de semblable sur les stèles en prose, là où elles sont les plus nombreuses (Kom Abou Billou, Tehneh), ni sur les étiquettes.

Sur les 43 femmes attestées, 14 sont d'âge connu. La plus jeune (n° 39) avait 16 ans 4 mois, la plus avancée en âge 48 ans (n° 58), mais la répartition des 12 autres est resserrée dans la tranche 18-35 ans, avec une concentration maximale (10 témoins sur les 12) entre 18 et 30 ans. Sans indiquer malheureusement leur âge au décès, d'autres épitaphes évoquent des femmes sûrement décédées jeunes, voire très jeunes, elles aussi : n°s 28 (Nikô, morte avant d'avoir eu des enfants), 30 (Agathokleia, morte en couches), 36 (TéléSION, morte « non pas âgée mais jeune » et « dans la force de l'âge »), 42 (Arsinoé, morte à la naissance de son premier enfant), 45 (Eirène, morte en même temps que sa mère, Hôraia, qui avait 30 ans), 54 (Ailoura, morte après sa première maternité). La pratique de la commémoration poétique des femmes semble donc s'être concentrée sur celles de moins de 30 ans ; le champ d'action des versificateurs a été plus restreint, apparemment, que celui des prosateurs, qui ont aussi commémoré des âges féminins avancés.

Sur 48 hommes, 19 sont déclarés morts à des âges que leurs commémorateurs ont tenu à préciser. Mais, à l'inverse de ce que suggère le dossier féminin, celui des hommes révèle une représentation plus large des moments de la vie. Les jeunes âges y sont majoritaires (11 témoins groupés entre 18 et 27 ans), mais les âges avancés ou séniles n'en sont pas absents (7 de 32 à 80 ans). L'adolescence n'apparaît qu'une seule fois (n° 73, Apollôs mort à 16 ans). Comme chez les femmes, des stèles à la rédaction imprécise donnent à supposer qu'un groupe d'individus était peut-être plus important dans la réalité qu'il n'y paraît dans les chiffres. Dans le cas des hommes, c'était celui des adultes d'âge avancé. Les n° 4-6 commémorent des dignitaires parvenus au sommet des récompenses, qu'on ne peut imaginer qu'adultes : l'officier Ptolémaïos, qui avait été gymnasiarque de sa cité avant de mourir au combat, en même temps que son fils, le porte-étendard Mênodôros, lui aussi sûrement adulte (n° 4) ; Apollônios, à qui avait été décerné le bandeau qui signalait les « parents » du roi (n° 5) ; un autre Apollônios, « évergète » qui avait « l'amitié des rois » ; d'autres défunts pourraient appartenir à la même catégorie de ces adultes supposés : l'anonyme d'une stèle très mutilée, dont les enfants ont ménagé la sépulture et accompli les rites d'accompagnement funéraire (n° 7) ; l'architecte Harpalos, inhumé en compagnie de son fils (n° 23).

Toutefois, si le dossier des hommes offre une représentation plus équitable des âges de la vie, il n'accorde à la vieillesse qu'une part minime : Josué, mort à 60 ans (n° 15), et Diazelmis, disparu quand il allait « vers la huitième décade de sa vie » (n° 10), sont les seuls représentants de l'âge sénile⁵. E. Bernand, *o. l.*, introd. p. 34, écrit, à propos de la stèle de Diazelmis, qui est une exception : « [...] le hasard de la documentation fait que le thème de la vieillesse est moins souvent traité ». Certes, le hasard a joué son rôle dans la conservation et la destruction des documents, mais on peut aussi trouver à l'extrême rareté de ces témoignages séniles deux explications banales : les grands vieillards étaient très rares ; plus on vivait âgé, plus on courait le risque de n'être pas commémoré faute de descendants⁶. La convergence de ces deux raisons explique peut-être que Diazelmis ait mis tant d'énergie à souligner que ses enfants étaient encore vivants quand lui-même est décédé, et que ses petits-enfants avaient pris soin de lui jusqu'au terme de son existence (vv. 11-12 de son épitaphe). Il était assuré, ainsi, d'être commémoré et de ne pas tomber dans un oubli définitif.

5. La vieillesse de Ménélaos (n° 1) n'a pas été quantifiée.

6. Cet argument a été développé par G.R. Storey et R.R. Paine, *Études de démographie du monde gréco-romain* (Actes du second colloque international de démographie historique antique, Wrocław, 30 novembre-1^{er} décembre 2000), *Antiquitas* 26 (Paris, 2003), p. 134-135. Les grands vieillards n'ont plus leurs parents qui, connaissant le mieux leur biographie, auraient été les mieux placés pour les commémorer ; ils ont même pu perdre leurs descendants directs avant leur mort, à cause des hécatombes infantiles et juvéniles. Non commémorés, ils ont échappé à jamais à nos statistiques.

L'épigraphie versifiée présente, apparemment, une caractéristique commune avec l'épigraphie en prose : elle commémore des femmes plutôt jeunes et des hommes plutôt adultes. Elle en diffère sur un point : son goût plus affirmé qu'en prose pour la précision biométrique, même si, parfois, cette précision peut n'être qu'approximative⁷.

L'építaphe du prêtre Dioscore ; l'énigme de son plan

Une építaphe en vers de la collection Michailidis (Le Caire) porte cinq distiques consacrés à commémorer un jeune prêtre de 20 ans, Dioscore fils d'Achille. Sa provenance est inconnue, mais le v. 6 fait du défunt un habitant « de la ville d'Hermès », sans qu'on puisse choisir entre l'Hermoupolis du Delta, aujourd'hui Damanhour, et l'Hermoupolis de la Haute-Égypte, aujourd'hui Achmounein. Le début du v. 9 ajoute une autre information : le père et le fils étaient tous deux des prêtres.

Après l'édition originale (ASAE, 50, 1950, p. 408-410), la stèle a été reprise dans W. Peek, *Grab-Epigr.*, 1955, n° 1308, et E. Bernand, *Inscriptions métriques*, 1969, n° 80, p. 320-323. Ses deux rééditeurs ont apporté d'importantes améliorations à son texte.

Je reprends ici la traduction de Bernand, en lui ajoutant une numérotation partielle des vers pour éclaircir les remarques ultérieures :

(v. 1-2) Ne dépasse pas une tombe qui fait verser bien des larmes, ô passant, mais si tu sais des chants de deuil, accorde-moi la faveur d'une lamentation. (v. 3-6) Un père affectueux a déposé ici ce mort prématuré, âgé de vingt ans, pas plus. Tu connaîtras son nom et je vais t'indiquer son aimable patrie. Tu vois un habitant de la ville d'Hermès. (v. 7-9 *début*) Dès ma naissance, Achille, dont je suis le fils, m'appelait Dioskoros, qu'avec les lourdes larmes d'un père il a enterré lamentablement ; il était prêtre, moi aussi. (v. 9-10) Les dieux ne sont pas tout-puissants ; même les enfants des bienheureux ont subi le joug de la Moire funeste.

Bernand, *o. l.*, p. 322, à propos du v. 3 (« un père affectueux, etc. »), s'est posé le problème d'un éventuel changement d'interlocuteur dans ce texte. Il écrit :

Est-ce le mort qui continue à parler en se désignant par le mot *nekun* fréquent dans l'*Iliade*, ou bien faut-il supposer un changement d'interlocuteur et croire que c'est l'épigrammatiste, ou plutôt la stèle, qui renseigne le passant ? Ce dernier procédé n'est pas rare dans les épigrammes, mais la première hypothèse rend mieux compte de l'unité du poème et de la suite du texte prononcé par le défunt lui-même (v. 7).

7. C'est le cas pour le pédotribe Hermocrate (n° 22), déclaré successivement âgé de 32 ans (I, v. 2) et de 33 ans (II, v. 14).

Le changement de personne et le brusque passage à la première du singulier au v. 7 (« m'appelait », *eme*) prouvent bien que la stèle de Dioscore appartient à la catégorie des épitaphes métriques dialoguées (*Kentron*, 17 / 1, 2001, p. 77-81). Mais aucun de ces documents ne donne l'initiative de la parole au mort (*ibid*, p. 81), et il serait étonnant que ce texte fit exception. La plupart d'entre eux (v. encore *ibid.*) font parler la stèle en premier, et celle-ci donne les informations jugées utiles aux passants. Les six premiers vers ont exactement le même caractère explicatif qu'ailleurs (âge, origine du défunt). Je crois donc vraisemblable que, par convention stylistique, la stèle ait « pris la parole » la première, car rien n'interdit, non plus, que la lamentation demandée au v. 2 lui ait été adressée. À un découpage 1-2 (le mort), 3-6 (la stèle) je préfère un bloc 1-6 (la stèle), qui correspond mieux à la tendance générale de cette littérature.

Bernand n'évoque pas le cas des v. 9-10, *o. l.*, p. 322-323. Les remarques pessimistes sur l'impuissance des dieux face au destin peuvent fort bien être attribuées au défunt, qui aura ainsi élargi le propos qu'il a consacré à lui-même en une leçon de portée universelle, sur la mort inéluctable. Mais on pourrait aussi supposer qu'après avoir entamé le dialogue (v. 1-6) la stèle l'ait clos par cette considération sur la faiblesse des dieux (v. 9-10). Rien ne s'y oppose en effet.

Dernière remarque : elle concerne l'insistance du mort sur sa filiation sacerdotale. Schwartz, *ASAE*, 50, p. 408, Peek, puis Bernand ont daté ce texte du III^e siècle de notre ère. Or, l'accent sur les filiations sacerdotales est un trait caractéristique du Haut-Empire romain. Faut-il y voir la traduction, au niveau des documents, d'un développement des sacerdoces héréditaires ? Bernand, *o. l.*, p. 323 signale qu'un pros-cynème du Memnonion d'Abydos (n° 131, p. 525, v. 3) évoque de même un fils et un père détenteurs d'une prêtrise, au III^e ou au IV^e siècle après J.-C. d'après la gravure. C'est aussi l'époque où l'on voit apparaître dans la documentation funéraire des prêtres d'âge exceptionnellement juvénile. Sur une étiquette de momie du Louvre (*CEML*, 105 dans le *CRIPEL*, 2, 1974, p. 200-201 = *CEMG*, n° 2142, p. 168), Patmèthis, fils de Pétéminis et de Taphénouphis, originaire du petit village de Psônîs près de Panopolis-Akhmîm, était *hiereus* à 9 ans. On peut citer aussi des *hiereis* héritiers de charges sacerdotales à 5 et 15 ans (*SB*, 779, 1727, 5411).

La stèle de Casios (Saqqarah)

Dans ses *Inscriptions métriques*, 1969, introd., p. 40, E. Bernand déplore que le paysage égyptien ait été « à peine évoqué, sinon par des notations fugitives », sur les documents versifiés de la vallée du Nil. C'est sûr, il a été rarement évoqué, puisque seuls six poèmes, tous funéraires, en dessinent quelques traits. Mais, rendons justice à leurs auteurs, ce sont les traits les plus caractéristiques : le sable omniprésent (*o. l.*, n°^{os} 16 et 81), la falaise qui surplombe les deux berges, est et ouest, de la vallée

(*o. l.*, n° 35), des murailles autour de villes (*o. l.*, n° 10 et 68). Si l'épithaphe n° 16 se limite à une invocation à la terre du Delta, où repose le magistrat Abraham (v. 3 « Ô terre sablonneuse, quel corps tu recouvres ! »⁸), le n° 81 insiste plus fortement sur l'abondance et l'épaisseur des couches de sable du plateau de Saqqarah, une particularité locale qui ne manque pas de frapper les touristes, encore aujourd'hui : Bésarion, le défunt, se plaindrait presque d'en être écrasé (v. 4 « mon corps repose dans une tombe, sous une masse de sable »). À la hauteur d'Edfou rive gauche, un contrefort rocheux se détache de la chaîne libyque, à environ 5 kilomètres de la ville, tandis que la chaîne arabique, sur la rive droite, serre le Nil de très près. C'est un changement de relief que l'observateur du terroir d'Edfou remarque aisément et que soulignent à l'envi les guides touristiques⁹. Le poète Hérôdès n'a pas manqué de faire allusion à cette particularité géologique, en exhortant les visiteurs à affronter les « rochers de la montagneuse Bachthis » (n° 35, v. 3), pour honorer Aphrodisia¹⁰. Les villes fortifiées de murailles frappaient aussi l'esprit des anciens et les épigrammatographes n'ont pas manqué d'évoquer le mercenaire Diazelmis (n° 10, v. 7) « prenant le chemin de l'illustre forteresse, mère des épis, de l'Égypte », faisant par là allusion à l'enceinte dont Alexandrie était entourée¹¹. De même, Hèras de Memphis (n° 68, v. 12) « était la fleur de sa patrie ceinte de belles murailles » qui rappellent « la muraille blanche » (le *leukon teichos* d'Hérodote 3, 91, et Thucydide 1, 104), d'époque pharaonique, à l'origine du nom de la cité¹².

La constante pertinence de ces allusions géographiques me pousse à ajouter quelques remarques sur l'épithaphe du parfumeur Casios (n° 27). Les v. 1-2 du poème qui lui a été consacré sont traduits ainsi par Bernand : « un homme semblable aux Dieux, après avoir laissé son corps à sa mère la terre, dans les montagnes divines de sa patrie [...] ». Comme le prouve le lieu où la stèle a été trouvée, le plateau de Saqqarah (allée des sphinx), Casios était un memphite inhumé sur ce plateau. Les montagnes de sa patrie sont donc à chercher dans ce secteur. Or, Bernand se contredit à ce sujet. Dans son commentaire, *o. l.*, p. 150, il déclare que ces montagnes désignent « le plateau accidenté qui constitue le contrefort de la chaîne *libyque* et sur lequel est placée la nécropole antique de Memphis ». Mais, dans l'introduction de son recueil, p. 40, il écrit : « la chaîne *arabique* est désignée sans autre précision par “les montagnes divines” où est élevé le tombeau d'un habitant de Memphis ». Même s'il ne s'agit là que d'un simple lapsus de la plume, il convient de s'en expliquer. Quand

8. Cette traduction et les suivantes sont empruntées à l'ouvrage de Bernand.

9. Exemple le vieux Guide Bleu Hachette, rééd. 1956, p. 448-449.

10. Cf. le commentaire de Bernand, *o. l.*, p. 178 et note, sur Bachthis, transcription grecque du nom archaïque et religieux d'Edfou. La montagne de Bachthis désigne certainement le contrefort libyque évoqué plus haut.

11. Commentaire de Bernand, *o. l.*, p. 178 et note 10.

12. Bernand, *o. l.*, p. 276.

on est sur le plateau libyque, à l'intérieur de la zone funéraire de Saqqarah, pour joindre le plateau arabe qu'on voit à l'horizon à l'est, il faut descendre dans la plaine de Memphis, traverser toute la palmeraie qui recouvre l'ancienne cité, puis le Nil qui coule contre la falaise arabe à l'est. Il est donc évident que l'épithaphe de Casios, par le pluriel « les montagnes », désignait la falaise où était la tombe, soit la falaise libyque. La phrase de l'introduction p. 40 est une malencontreuse bévue.

L'adjectif qui, en grec, accompagne la mention du terrain haut (*oros*) est *za-theos*. Le Bailly souligne que cette épithète se dit « particul. de lieux habités ou sanctifiés par des divinités » (par ex. éd. 1950, p. 878). C'est la définition même du plateau de Saqqarah, où les pèlerins venaient célébrer des cultes parmi les plus populaires, celui d'Imhotep entre autres. C'était bien une hauteur « sanctifiée par les dieux ».

On peut se demander encore pourquoi le poète a mis le mot *oros* au pluriel. L'helléniste se déterminerait volontiers en faveur d'un pluriel de majesté, figure de style que ne devait pas ignorer l'auteur de ce très correct poème. Mais la précision de ces épithaphe, dans leurs notations sur le paysage égyptien, invite à y supposer une allusion à une particularité du plateau, constatable aujourd'hui. Large de 800 à 1800 mètres selon les endroits, longue de 7 à 8 kilomètres, la plate-forme libyque qui porte la nécropole n'est pas régulière. À cause de la couche de sable fin qui en forme la surface et des 6 à 8 mètres de calcaire marneux friable qui se trouvent en dessous, la surface du plateau est très accidentée, faite de creux et de bosses que le vent du désert proche déforme et reforme sans cesse. Je suppose que le pluriel « les montagnes » désignait, avec précision et un peu d'emphase, les monticules de sable au milieu desquels les anciens devaient se déplacer, comme font les contemporains¹³.

Le « jardin » d'Agrios

Peu d'inscriptions grecques d'Égypte ont suscité autant de commentaires et d'interrogations que le monument panopolitain dit d'Agrios. Malgré les éclaircissements considérables qu'y ont successivement apportés O. Guéraud, *ASAE*, 39, 1939, p. 279-303, C. B. Welles, *TAPA*, 77, 1946, p. 192-206, et A. Wilhelm, *Anzeiger Wien*, 1948, p. 301-326, il reste beaucoup d'obscurités sur la date du texte, ses lacunes, même l'ordre de succession des quatre épigrammes qui le composent. E. Bernand en a donné une réédition dans ses *Inscriptions métriques*, 1969, n° 114, p. 442-462, où il

13. De ce souci de précision concrète, on trouve un autre indice dans Bernand, *o. l.*, n° 129, p. 509-519. Dans ce prosynème en l'honneur du sphinx de Gizeh, le v. 4 évoque « le socle naturel » de la statue et le sable « écarté de son filot rocheux », faisant allusion aux mesures de désensablement prises dès l'Antiquité (p. 516-517). C'est pourquoi, malgré leur petit nombre, ces détails caractéristiques me donnent l'impression inverse de celle qu'exprime Bernand, *o. l.*, p. 40. Leur petit nombre même a une explication simple : les épithaphe métriques ne sont pas vouées à faire de la géographie physique !

fait un minutieux bilan de ce qui est maintenant acquis et de ce qui manque encore à la compréhension de cette dédicace métrique.

Agrios, également appelé Ptolémaïos et Ptolémagrios (Bernand, *o. l.*, 452 et notes 3-5), semble avoir été un militaire, mais on ne peut préciser ni son grade ni son ancienneté ni son unité d'origine. Il disait de lui en III, 1-2 : « j'appartiens à une armée sacrée, et mes armes font de moi un auxiliaire, le serviteur de César dans les combats, ainsi que d'Arès »¹⁴, ce qui n'est pas clair (*o. l.*, p. 455). On sait aussi qu'il avait deux enfants (III, 9), qui l'ont aidé dans son travail d'arboriculteur, objet des lignes suivantes.

Parlant, selon les cas, à la troisième ou à la première personne, il décrivait ainsi son activité :

Ptolémagrios a consacré ses efforts aux perséas nouvellement plantés, en les disposant tous avec l'aide de ses enfants. Quant à ceux anciennement plantés et qui se desséchaient, en renouvelant des terrains quasi désertiques, il les a maintenant sauvés, alors qu'ils devenaient secs (II, 12-15).

Telle est la vie d'Agrios et de ses enfants : des palmiers à l'intérieur et des perséas sur les chemins (IV, 7-8).

Nous n'en savons pas davantage sur la nature des plantations. Quant à leur disposition sur la surface utilisée, Bernand, *o. l.*, p. 459 rappelle qu'O. Guéraud s'était demandé à l'intérieur de quoi les palmiers de IV, 8 avaient été plantés, et que C.B. Welles avait suggéré des palmiers groupés à l'intérieur du périmètre exploité et des perséas alignés en bordure des allées qui découpaient ce périmètre, concluant : « *it is the familiar grove of the Egyptian landscape, "date-palms within and mangoes by the path", the latter desirable not only for their fruits but for their shade as well* » (TAPA, 77, p. 202)¹⁵.

Toutefois, Agrios ne manque pas d'associer ses travaux d'arboriculteur à la peine qu'ils lui ont coûtée et au service des dieux auxquels ils étaient voués. En III, 3, il nous en fait la confidence : « j'ai peiné maintes fois pour les pieuses œuvres des dieux » ; en III, 1, il passe à la troisième personne, plus solennelle, pour dire... la même chose exactement ! (« voilà ce que par piété Ptolémagrios a exécuté par ses efforts »). Il lui est arrivé une seule fois d'être précis, en III, 13-14, où il a localisé ses plantations : « [...] en faisant pour les Ouranides et les dieux bienheureux tout ce qui s'étend à droite, près de l'enceinte du grand Pan, jusqu'à ce que l'on arrive à l'étang sacré de Phoebus ».

14. Trad. Bernand comme les suivantes.

15. Repris par Bernand, *o. l.*, p. 459, note 6.

Sans insister sur le détail des longues discussions consacrées à cette notation topographique, d'autant plus inutiles qu'il ne subsiste à peu près rien des constructions antiques, sur le terrain (S. Sauneron, *BIFAO*, 51, 1952, p. 123-135, et Bernand, *o. l.*, p. 457), remarquons que les palmiers d'Agrios (*phoinikes*) étaient probablement les lointains successeurs de ceux qu'Hérodote II, 91 avait signalés autour du principal sanctuaire de Panopolis, le temple de Min, assimilé à Pan par les Grecs. C'est dans ce secteur qu'Agrios avait réalisé ses plantations tout près du lac sacré, habituellement voisin des sanctuaires indigènes¹⁶.

La tradition jardinière égyptienne semble avoir toujours mêlé l'utile à l'agréable (J.-C. Hugonot, *Le Jardin dans l'Égypte ancienne*, 1989, p. 222-224 et figg. 208-213). C'est pourquoi, dans le cas d'Agrios, Welles avait apparemment imaginé un jardin de profit (les dattes) combiné à un jardin de plaisir (l'ombre des arbres et leurs alignements). Wilhelm, ensuite, parlait également de « *Garten* » (*o. l.*, p. 323), et Bernand (ex. *o. l.*, p. 450 et 459) l'a qualifié de « jardin » et même de « domaine ». Mais Agrios n'a pas utilisé les mots qui, comme *kēpos* ou *paradeisos*, désignent les terrains jardinés en grec ancien, pas plus qu'il n'a évoqué de massifs floraux ou de plates-bandes potagères. Serait-il hérétique, dès lors, d'imaginer, au lieu d'un jardin, une cour plantée d'arbres et jouxtant le sanctuaire de Min, semblable à celles qu'on a trouvées près d'autres temples, ceux d'Amenemhet 2 (Hermoupolis) ou de Chnoum (Éléphantine), par exemple ? Dans ces cas-là, les cours étaient pavées mais percées de trous, où on avait planté arbres et buissons. Ces trous étaient entourés de murets bas faits de briques, qui retenaient l'eau amenée jusque-là par des rigoles également en briques. Les *chōroi hypērēmoi* de II, 14-15, que Bernand traduit par « les terrains quasi désertiques », pourraient avoir été ces trous au pied des arbres, qui s'étaient desséchés quand l'eau n'arrivait plus.

Agrios a beaucoup insisté sur ses efforts et sa peine (I, 10 ; II, 12 ; III, 3-4 et 11). Et O. Guéraud, *o. l.*, p. 286, a pensé qu'il tenait à perpétuer ainsi, de manière avantageuse, le souvenir de ses bienfaits envers les dieux, et, par les banquets (IV, 1-6), envers les hommes. La double pratique de l'autosatisfaction et de la rhétorique de l'exagération n'est pas impossible. Mais, qu'il ait réalisé un jardin ou une cour plantée, on doit tenir compte des remarques de Hugonot, *o. l.*, p. 159, sur le coût très élevé de telles entreprises : transporter du limon nilotique dans les trous circulaires des cours ou sur les plates-bandes des jardins, apporter les briques des rigoles d'irrigation et les disposer en murets, faire monter l'eau jusqu'aux sols à arroser (Nil et nappe phréatique étant alors beaucoup plus bas qu'aujourd'hui) coûtaient fort cher, et seuls, des notables très aisés pouvaient s'en acquitter. Cette considération financière enlève

16. Je laisse de côté la mention de Phébus qui peut évoquer un second temple, d'Horus-Apollon, à côté de celui de Min-Pan, ou bien une identification de Min-Pan et d'Horus-Apollon (Bernand, *o. l.*, p. 457 et notes 6 et 8).

du poids à l'interprétation proposée plus haut. Autre argument non négligeable, la présence de la jument et des deux mulets en IV, 9-10, décrits tous trois comme « porteurs de bât » et « exécuteurs de nombreux et pieux ouvrages », s'expliquerait bien mieux par la nécessité de transporter des matériaux lourds comme des briques dans un espace entièrement consacré aux dieux.

Les épitaphes métriques des militaires lagides

Dans son introduction aux *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine*, 1969, p. 21, E. Bernand écrivait ceci : « Dans ce groupe de textes, la catégorie des soldats est particulièrement nombreuse et montre le rôle joué par l'armée dans l'hellénisation du pays ».

Que l'invasion et l'organisation ultérieure de l'Égypte par les Grecs se soient appuyées sur l'armée, cette dernière assurant, en langue hellénique, l'ordre public et l'encadrement administratif (ainsi les stratèges des nomes dans leurs bureaux), est une évidence admise par tous. En revanche, la chronologie probable des épitaphes militaires du volume suggère un ajout sur un autre moment de cette histoire guerrière. C'est compléter la remarque de Bernand sans la contredire.

J'ai parlé de chronologie « probable », car les critères de datation de ces épitaphes sont incertains. Mais, sur huit stèles concernées¹⁷, il est peut-être significatif que sept aient été approximativement datées de la période lagide tardive (n^{os} 4-6, 8, 10, 64¹⁸ et 66)¹⁹ et qu'une seule ait été jugée datable du début de l'ère hellénistique (le n^o 62, que Wilamowitz, Breccia, Preisigke, Peek et Bernand se sont tous accordés à assigner au III^e siècle avant notre ère).

Toutes réserves d'avance formulées sur les conclusions à tirer d'une aussi mince documentation, on ne peut pas échapper à quelques impressions. Un des effets de la paix romaine pourrait être, apparemment, la quasi-disparition d'épitaphes de militaires tués au combat, puisque le *strator* de la stèle n^o 24 n'est peut-être pas mort par fait de guerre sous le Haut-Empire. À ce dernier s'opposent les documents hellénistiques tardifs, qui paraissent avoir été liés aux graves troubles intervenus sous les derniers règnes lagides, à l'intérieur ou aux frontières. Trouvée à Coptos, la stèle n^o 4 peut avoir commémoré deux victimes (père et fils) des soulèvements thébains de 164 ou de 88 avant J.-C. (A. Wilhelm, *Aegyptiaka*, 1946, p. 46). Découverte à El-Hassaia, la nécropole antique d'Edfou, la stèle n^o 5 évoque l'embarquement d'un

17. Il faut laisser de côté le n^o 24, dont le v. 8 mentionne l'*ala veterana Gallica*, garantissant que l'épitaphe ne peut pas être antérieure au II^e siècle de notre ère.

18. Le premier éditeur de la stèle n^o 64 l'avait datée du second siècle après J.-C., mais Bernand l'a fait remonter à la fin de l'ère lagide, tant son style et sa gravure évoquent cette période.

19. Bernand, *o. l.*, les a datées de la « basse » époque hellénistique, et ceux qui l'ont précédé dans l'étude de ces stèles ont proposé de les assigner au second ou au premier siècle avant J.-C., presque unanimement.

officier vers la Syrie (v. 11-12), lors d'une expédition qui visait certainement le voisin séleucide. Les stèles n^{os} 6, 8, 62, 64 et 66 (les trois dernières sûrement ou probablement alexandrines) évoquent l'atmosphère des batailles et des morts au combat, quoique leur imprécision ou leur dégradation interdisent tout rapprochement avec un événement historique datable. Que cette période terminale de la dynastie lagide ait été féconde en épreuves pour ses armées et que, du coup, se soit alors développée une forte tendance à privilégier le souvenir des militaires victimes de ces conflits ne paraît pas chose improbable. D'autre part, dans le droit fil de la tradition archaïque et classique, les versificateurs nilotiques semblent avoir voulu mettre en avant l'exaltation du fantassin phalangite. C'est sur la gloire de mourir au premier rang, dans l'horrible boucherie des sacrifiés que leurs camarades des rangs suivants poussaient dans le dos²⁰, qu'ils ont le plus complaisamment insisté. Malgré ses mutilations, il apparaît clairement que la stèle n^o 6 faisait allusion à ce choc meurtrier et frontal des premiers rangs (l'assaut pédestre « contre les ennemis » du v. 9). Les textes heureusement bien conservés développent longuement la même célébration des *promachoi*. Sur la stèle n^o 4, Ptolémaïos l'officier copte et son fils, le porte-étendard Mênodôros, sont tombés « dans une furieuse mêlée » (v. 2), et le premier le rappelle en son nom propre « alors qu'*au premier rang des combattants* nous avons massacré la foule innombrable des ennemis » (v. 7). La stèle n^o 64 donne plus de force encore à cet éloge du combattant de la première ligne puisqu'il s'adresse, dans ce cas, à un scribe du nom d'Ammônios : « Tu es mort pour le salut de ta patrie, en te dressant contre les ennemis, et tu n'as pas craint le heurt de la lance éclatante » (v. 10-11)²¹.

Ces quelques constats n'infirmes pas ce qui est partout écrit sur le rôle hellénisateur de l'armée lagide. Mais les témoignages funéraires et métriques sur cette armée suggèrent qu'on ait pratiqué les commémorations les plus solennelles – celles qui se faisaient en vers – à des dates plutôt tardives et dans les moments difficiles, comme si, par compensation, l'affaiblissement du pouvoir politique suscitait plus d'émphase commémorative. Enfin, au milieu de ces évocations parfois un peu grandiloquentes, l'allusion à l'inexorable sacrifice de l'hoplite du premier rang affirme la pérennité de la tradition.

L'accouchement et la mort

Les lignes qui suivent sont inspirées d'une courte note de W. Horbury et D. Noy, *Jewish Inscriptions of Graeco-Roman Egypt*, 1992, p. 184, n^o 106. Celle-ci commente

20. Cf. Y. Garlan, *La Guerre dans l'antiquité*, rééd. 1972, *passim*, sur cette manière de pousser en avant les hommes de première ligne.

21. Philônides (stèle n^o 66) avait été sans doute aussi un combattant de la première ligne, puisqu'il dit de lui : « moi qui auparavant, dans les combats, manifestais l'ardeur guerrière d'un homme et *enfonçais ma lance terrible au milieu des ennemis* ».

une épitaphe en prose trouvée à Demerdash près d'Héliopolis, qui commémore une jeune juive « prématurément décédée *en accouchant* »²².

À son propos, ils évoquent deux stèles parallèles, de jeunes juives, également décédées « en accouchant », à Tell el-Yahoudijeh (n^{os} 85 et 99, p. 159 et 174). *O. l.*, n^o 33, p. 69, l'épitaphe métrique d'Arsinoé, épouse de Phabis, souligne la même coïncidence fatale, dans le style plus abondant et fleuri de la poésie funéraire : « la Destinée m'a conduite, dans la douleur de l'enfantement de mon premier enfant, à la fin de ma vie »²³.

Ces quatre témoins²⁴ ont donc conduit Horbury et Noy à conclure *ibid.* que, seuls en Égypte, les Juifs avaient eu le souci d'évoquer l'accouchement comme cause de mortalité : « *There are no other examples of the use of the terminology in SB, and it seems that Jews were the only people in Egypt*²⁵ *who cared to record childbirth as the cause of death* ».

Peut-on maintenir cette affirmation ?

Elle paraît *a priori* peu vraisemblable, car il faudrait supposer qu'en milieu juif, les accouchements aient été plus dangereux qu'ailleurs et, partant, la sensibilité aux décès de ce type plus vive que dans les autres communautés. Or, la médiocrité des techniques médicales antiques devait peser uniformément sur tous, rendant les accouchements dangereux en tous lieux, et, d'autre part, il est peu probable que la sensibilité à ces drames ait varié selon les lieux, en fonction de critères ethniques ou religieux.

Après vérification dans les textes, il apparaît que, seule, la première partie de la phrase de Horbury et Noy est exacte²⁶. En revanche, à feuilleter les *Inscriptions métriques* de Bernand, on constate que les milieux non juifs de l'Égypte évoquaient aussi l'accouchement parmi les causes de mortalité. Sur trente-quatre épitaphes versifiées de femmes (n^{os} 28-61 aux p. 153-249), quatre contredisent Horbury et Noy : les n^{os} 30, 32, 33, apparemment issus de milieux helléniques, et le n^o 47, qu'un détail de son formulaire²⁷ fait supposer originaire d'une famille égyptienne hellénisée. Exhumée dans le quartier alexandrin de Hadra, la stèle n^o 30 évoque une défunte nommée Agathokleia, fille de Polykratès et originaire d'une Héraclée non précisable ; d'après ses v. 2-4, ce sont « les douleurs de l'enfantement qui l'ont conduite chez Hadès », et ces douleurs « ne furent pas légères [...] quand l'enfant vint au jour ». La

22. *Aōros lochō*, traduit « *in childbirth* », *o. l.*, p. 183.

23. Cette traduction et les suivantes sont empruntées à E. Bernand, *Inscriptions métriques*, 1969, n^o 42, p. 197.

24. Horbury et Noy ont exclu du groupe la stèle n^o 23 de leur recueil, mutilée et peu claire (cf. le commentaire de son v. 5, *o. l.*, p. 39-40).

25. C'est moi qui souligne.

26. Hors d'Égypte, on trouve des parallèles à Sparte (cf. M. Guarducci, *Epigrafia greca*, 3, 1975, p. 172).

27. Cf. le commentaire sur le souhait de recevoir « l'eau fraîche d'Osiris », *o. l.*, p. 218, à propos du v. 6.

stèle n° 32 concerne la jeune Pisidienne Hédylè, inhumée dans la nécropole de Memphis (v. 7-8) près de son père Diogénès (v. 9-10). Voici l'annonce de sa mort (v. 1-2) : « L'ultime fardeau des douleurs [...] tu l'as connu, quand tu as mis au monde, dans l'amertume, un enfant mort ». La stèle n° 33 commémore une Grecque, « citoyenne de Naucratis » (v. 1), fille d'un certain Ménélas (v. 1) et épouse d'Harmodios (v. 6), « vaincue par les douleurs prématurées de couches ultimes » (v. 3-4). Enfin, sur la stèle n° 47, la jeune femme enceinte, Héroïs, « déposa son fardeau dans les douleurs » (v. 2). Si celle-ci était d'une famille égyptienne hellénisée, comme le donne à supposer l'allusion à l'eau d'Osiris, cela montrerait que les indigènes, sur ce point, réagissaient de la même manière que les Juifs et les Grecs évoqués plus haut. On pourrait s'y attendre, à l'occasion d'un phénomène qui frappait tous les groupes humains, uniformément.

L'éloge des femmes dans les épigrammes funéraires

Dans ses *Inscriptions métriques*²⁸, E. Bernand a dénombré six caractéristiques de la commémoration épigrammatique des femmes décédées : absence de détails biographiques ; limitation des louanges aux qualités morales ; extrême rareté des allusions au physique, notamment à la beauté ; pauvreté des qualifications, toujours abstraites et générales ; rareté des allusions à la piété des défunt(e)s ; relative fréquence du rappel des liens qui unissaient les époux dans l'amour conjugal. Il a souligné que certaines de ces caractéristiques opposent nettement les épitaphes des femmes adultes à celles des hommes (plus riches en allusions biographiques et en détails sur l'expression de leur piété), ainsi qu'aux stèles de jeunes filles (plus abondantes en regrets sur leur beauté détruite). Bien que les documents utilisables dans une enquête de ce type soient très peu nombreux, il me semble possible d'ajouter quelques lignes aux remarques de Bernand sur un point précis qu'il n'a pas abordé. Les épigrammes funéraires étant, par convention stylistique, des poèmes à plusieurs voix, voix de la stèle, voix du passant, voix du défunt, voix des parents ou des familiers, on aimerait savoir si l'une de celles-ci était plus particulièrement habilitée à décliner les qualités de la défunte ou si l'éloge moral de cette dernière émanait, selon les cas, de voix différentes. La pauvreté numérique des témoignages nous interdit de retracer une évolution dans le temps, encore plus de distinguer des diversités locales. Voici le peu qu'il est possible de constater.

Trois stèles utilisables sont dialoguées. Ce sont les n°s 38, 44 et 57 du volume de Bernand²⁹. Sur deux d'entre elles, la mission de définir la qualité morale des défunt(e)s a été dévolue à la voix de la stèle. En 44, c'est elle qui vante la *sôphrosynè* de Rachel

28. E. Bernand, *Inscriptions métriques*, 1969, introd., p. 37.

29. *Kentron*, 17 / 1, 2001, 78 et 80.

(l. 1-3) : « Concitoyens et étrangers, pleurez tous Rachèlis, *chaste* etc. », et quand la défunte reprend la parole pour parler d'elle (l. 4 *sq.*), elle reste muette sur ses qualités personnelles³⁰. De même, sur 57, la voix de la stèle vante la *sôphrosynè* de Sérapous. Seule différence, l'ordre des interventions est inverse. Sérapous la défunte « parle » d'abord (l. 3-6), et la voix de la stèle conclut par l'éloge de la « sagesse » de Sérapous. Exceptionnellement, la troisième des stèles dialoguées, 38, laisse à la voix de la morte (v. 3-10) le soin de faire connaître sa pitié, *theoudeia* (v. 7).

Que la voix de la stèle soit intervenue deux fois sur trois pour vanter la *sôphrosynè* des défentes n'est pas indifférent. Cette voix, par convention, s'adressait aux passants, aux habitants de la bourgade ou cité dans laquelle les survivants avaient inhumé leurs proches. Elle incarnait, pour partie au moins, la conscience collective, et le jugement qu'elle émettait était reçu et admis par la collectivité, villageoise ou citadine : en même temps qu'elle affirmait la *sôphrosynè* de Rachel, la voix de la stèle s'adressait aux concitoyens et aux étrangers de Léontopolis-Tell el-Yahoudijeh, où Rachel avait fini sa vie.

Il n'est donc pas surprenant que la voix de la stèle livre aussi son jugement sur les épitaphes en forme de monologues à la troisième personne du singulier.

Cinq documents métriques obéissent à ce schéma, les n^{os} 28, 32, 33, 48 et 50. En 28, la voix de la stèle justifie le soin qu'Archôn a mis à rendre les derniers devoirs à son épouse Nikô, en dénombant les qualités de cette dernière : elle était « sage » (v. 3), « irréprochable » (v. 3), « pieuse » (v. 6) et, pour tout dire « le salut de sa maison » (v. 8). En 32, la même voix demande aux juges infernaux, Eaque et Minos (v. 11), de « tenir à l'écart de tout blâme » (v. 12) Hèdylè, jeune Pisidienne morte en couches à 35 ans, au motif qu'elle a été « pour son mari, Kléiogénès, une bonne épouse » (v. 11). En 33, la commémoration d'Ammônia, citoyenne de Naucratis, s'inscrit dans un plan plus complexe que sur toutes les autres épitaphes. Le texte présente une suite de trois poèmes (v. 1-10, 12-17 et 19-26), clairement séparés par des annonces, du second poème l. 11 et du troisième l. 18. Le poème 1 est censé être prononcé par la voix de la stèle, et c'est lui qui porte jugement de l'excellence d'Ammônia (v. 9 *chrestè*). Le mari prononce le poème 2, et la défunte lui répond, par convention, dans le poème 3. Les textes 2 et 3 ne contiennent aucun jugement de valeur sur la défunte. En 48, la stèle s'adresse au passant (« Apprends que [...] ») pour lui annoncer le décès de « la sage Dôris » (*sôphrôn* v. 1). En 50 enfin, la voix de la stèle fait encore d'une jeune crétoise « celle que la sagesse enracinait dans la vertu (*arètè*), l'épouse qui surpassait toutes les autres, noble rejeton ».

30. Sur l'interprétation des l. 1-3 par la voix de la stèle, v. *LDP*, 4, 1996, 12, note 6, et *Kentron*, 17 / 1, 80-81. La stèle de Rachel figure dans les *Jewish Inscriptions of Graeco-Roman Egypt*, 1992, n° 36, où W. Horbury et D. Noy l'ont rééditée après Bernard.

Il ne faut pas croire, pourtant, que l'éloge des vertus féminines ait été quasi universellement dévolu à la voix des stèles. J'ai, pour l'instant, dénombré quatre exceptions à cette tendance. En 46 et 52, l'éloge est le fait des proches. En 46, c'est le mari qui conclut l'histoire tragique de Thermion, en la louant d'avoir eu « dans la vie une conduite irréprochable » (v. 31). En 52, ce sont le mari, les enfants et les frères de Sérapias qui, collectivement, la louent de l'atmosphère qu'elle avait su créer autour d'eux : « Nous te sommes reconnaissants, car tu nous as rendu la vie douce ». Deux autres épitaphes, les deux dernières actuellement utilisables pour cette enquête, laissent l'initiative des louanges aux défunt(e)s elles-mêmes. En 35, Aphrodisia, femme de Ptolémaïos, s'attribue du dévouement envers son époux (v. 11) et « une beauté faite de mille grâces » (v. 16). En 42, Arsinoé évoque « la beauté de son âme » et « la pureté » de son corps³¹.

Bernard BOYAVAL

Université Charles de Gaulle, Lille III

31. J'ai emprunté ces traductions à Bernand.